

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 25

Artikel: Cavellier, Gabrielle
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aperçoivent une épave s'en éloignent autant que possible, afin d'éviter des accidents.

Un homme seul sur le pont d'une épave sait trouver un point élevé — ne fut-ce que sur deux bras — où il peut attacher un signal quelconque, tandis que sa voix lui vient en aide pour communiquer avec des sauveteurs possibles. Mais Engellandt était à l'intérieur de l'épave, enterré vivant dans la voûte sombre de la quille du navire ! Personne ne saurait le voir ni l'entendre.

Il finit par trouver un maillet de bois flottant dans l'eau de la cabine et avec lequel il se prit à frapper de toutes ses forces sur les parois de fer de la quille.

Il n'était pas complètement dans l'obscurité, la lumière diffuse du jour se trouvant réfléchi par l'eau dans sa cabine : une lumière douce, semblable à celle de la lune, qui lui permettait de voir assez distinctement. Il avait bien aussi sauvé une lampe et des allumettes, mais ne voulait pas allumer, sachant bien que l'air étant rare où il se trouvait, la lampe allumée eût rapidement dépensé l'oxygène, le laissant lui-même suffoquer.

Durant les heures du jour, le malheureux Engellandt ne cessait de frapper avec son maillet — lutte terrible et monotone contre la mort dans une tombe flottante, et pour seule arme un maillet de bois !

La nuit il trouvait un peu de sommeil sur quelques sacs qu'il avait placés sur son échafaudage, se remettant courageusement à sa besogne des coups de maillet, le lendemain, dès l'aube.

Pour se rendre compte du temps, il faisait chaque soir une coche au couteau sur une planche, et ainsi se passaient les jours de cet emprisonnement terrible.

Engellandt n'avait pas encore songé à la soif qui se faisait maintenant cruelle. Il n'avait pas grand faim et ses réserves étaient suffisantes, mais l'eau ? L'eau dont il n'avait pas une goutte, alors qu'elle coulait à flots à ses pieds ? Mais quelle eau ? L'eau salée, verdâtre, fraîche et tentante, mais qui amène aussi la folie et la mort.

Il vécut ainsi — il exista plutôt — onze jours et onze nuit durant ! Il abandonnait tout espoir de sauvetage quand il crut percevoir des bruits de pas sur la quille du navire. Il crut qu'il devenait fou. Mais non, il ne s'était pas trompé ! Il redoubla ses coups de maillet qui furent entendus, et bientôt une communication s'établit entre lui et ses sauveteurs. Ils ne purent arriver à détacher l'une des plaques, mais un des écrous put enfin être dévissé, et par ce petit trou Engellandt apprit que ses sauveteurs étaient le premier maître et deux matelots d'un bateau norvégien „L'Aurore”, commandé par le capitaine Sørensen. L'épave avait été signalée à 16 milles de Rixhoff, et leur navire avait été envoyé pour la reconnaître.

Tandis que les hommes conversaient, l'air comprimé s'échappait par le petit trou de l'écrou avec une force énorme, et le capitaine Engellandt, craignant que si l'air venait à manquer le navire ne coulât à pic, pria ses sauveteurs de revisser l'écrou et de remorquer l'épave jusqu'au port le plus voisin.

L'„Aurore” remorqua sa capture à Neufahrwasser, le port de Dantzig, et, au bout de quelques heures de travail, l'une des plaques de la quille fut découpée, et par cette ouverture le capitaine Engellandt fut sorti de son navire après onze jours et dix-huit heures d'emprisonnement dans cette tombe flottante.

Un docteur l'examina tout de suite et ne le trouva pas en trop mauvaise santé après cette épreuve ; il mourait cependant presque de soif et avait été obligé de succomber à la tentation et de boire de l'eau salée. Ses mains étaient couvertes d'ampoules causées par

son travail constant avec le maillet. Mais il avait toute sa raison et marchait avec facilité.

Telle est l'histoire du capitaine Engellandt, enterré vivant dans son navire et sauvé d'une mort lente et certaine.

Ce cas très rare n'est pas unique cependant ; en 1840, quatre matelots de la brigantine française „Mérina” se virent emprisonnés de façon analogue, mais leur enterrement vivant ne dura que trois jours.

H.-R. WESTYN.

Un défenseur des abeilles.

La question est discutée encore de temps à autre de savoir si les abeilles sont utiles ou nuisibles à la végétation, attendu qu'elles absorbent le nectar de fleurs, d'où il suit que certains agriculteurs voient de mauvais œil les apiculteurs établir leurs ruchers dans le voisinage. M. Joseph Theiler, à Rosenberg, près Zoug, a entrepris une série d'expériences à ce sujet qui paraissent devoir trancher tous les doutes, en voici le résultat tel qu'il est communiqué à la *Bienenzeitung* :

J'ai choisi un cerisier qui était très visité par les abeilles et qui était chaque année chargé de cerises. Avant la floraison, j'ai entouré quelques rameaux d'une gaze légère (tulle), de sorte que les feuilles et les fleurs pouvaient encore s'y développer librement, mais sans que les abeilles puissent s'en approcher. La floraison terminée la gaze fut enlevée et l'on ne remarquait aucune différence entre la partie qui avait été couverte et le reste de l'arbre. Quinze jours après je procédai à une inspection minutieuse, mais les choses avaient bien changé d'aspect. Pendant que, partout où pouvaient porter mes regards, je ne voyais que rameaux chargés de boutons vigoureux, dans la partie soumise à l'expérience, les trois quarts des fleurs avaient coulé et plus tard, le 4 juillet, les branches en question ne portaient pas une seule cerise. Ce résultat fut obtenu cette année-ci où les hannetons ont été très nombreux. Pendant la passée des hannetons les branches couvertes du cerisier ont été complètement préservées des attaques de ces rongeurs, elles ont donc fleuri dans les meilleures conditions possibles.

Une expérience semblable a été faite sur un prunier et avec un résultat parfaitement identique à celui du cerisier.

▼▼▼ CHRONIQUE FÉMININE ▼▼▼

Comment traiter les domestiques.

On dit qu'il n'y a plus de domestiques.

Cela vient peut-être de ce qu'il n'y a plus de maîtres, au sens étroit du mot.

Finie la légende de la vieille bonne qu'on se passe de mère à fille, et qui, considérée comme appartenant à la maison, se faisait pardonner quelques privautés sans importances par un dévouement à toute épreuve.

On prend une domestique à tout faire. On s'en méfie. On l'épie. On la mène rude. L'autre sent le joug et se réfugie, comme un chat qu'on pourchasse, derrière une attitude d'hostilité sournoise.

Alors au but de huit jours, on s'envoie promener. Nouvelle expérience aggravée de suspicion préalable réciproque. Même résultat. Cela recommence ainsi à jet continu. Dans le monde des serviteurs, la maison est signalée comme étant « une boîte ». N'y va plus que le déchet. De leur côté, les maîtres crient que tous les domestiques sont des malpropres ou des voleurs : ceux qu'ils embauchent, évidemment ! Comment serait le contraire ?

Au fond, voyez-vous, il y a là une question de tact nulle-ment difficile à résoudre.

La capacité du ou de la domestique vérifiée, sa probité éprouvée discrètement, il s'agit de s'en faire un ou une amie discret, prévenant, dévoué.

La première chose à adopter pour le maître est la dignité dans l'attitude. Non pas, remarquez bien, la dignité altière qui s'affirme en commandements péremptoirs, mais celle qui crée une limite que l'on ne permettra pas au domestique de franchir, et en deçà de laquelle on exercera toute bienveillance.

Il y a beaucoup de cas, en effet, la mésintelligence vient de la versatilité de la maîtresse de maison. Rire et plaisanter un jour avec la bonne est maladroit, parce que celle-ci ne comprendra pas pourquoi, le lendemain il n'est plus permis d'en faire autant.

Puis, on parlera avec politesse au domestique qui est par-

ticulièrement sensible à ce procédé. Il est rare qu'il n'en témoigne pas de la reconnaissance, tandis qu'une injure l'irrite, le rebute, et provoque ses représailles.

Et la justice? ... Voilà qui est sujet à caution! ... Pourquoi Madame n'a-t-elle rien dit hier que le rôti était brûlé, et pourquoi sévit-elle aujourd'hui que l'ouvrage est à point? Hé! c'est que Madame avait hier sujet de bonne humeur, tandis qu'aujourd'hui elle s'est mal levée. Marie ou Justine n'admettent que superficiellement et par force ce manque d'équité. Au fond, elles en gardent rancune, et ont beaucoup de vertu si elles réussissent à ne pas le laisser voir.

Il y a encore une manie répandue chez les maîtres: C'est de tenter leurs domestiques... On laisse traîner le sucre, les liqueurs; et s'il en manque, on met le présumé coupable à la porte.

Est-il, je vous le demande, rien de plus bête? ... L'homme est faillible, vous le savez. Sa vertu éprouvée par l'expérience nécessaire des premiers jours, pourquoi guetter en lui un instant de faiblesse? Pour qu'il morde à votre attrape-nigaud?

Mais, au point de vue moral, vous êtes aussi coupables que lui, puisque vous provoquez sa faute; et au point de vue pratique, vous ne gagnez rien, puisque vous vous voyez obligés de vous priver de ses services.

En ceci comme en toute chose, le bon sens, l'intelligence, la bonté devraient guider les maîtres. Ils s'apercevraient promptement ainsi que les domestiques sont ce qu'on les fait. Le dévouement fleurit toujours sur la terre. L'essentiel est de savoir le cueillir!

GABRIELLE CAVELLIER.

RECETTES ET CONSEILS

Pour avoir les mains blanches. — Formule de la pomade camphrée.
— L'entretien du linoléum.

Voulez-vous avoir les mains blanches? Sans doute! Eh bien faites dissoudre dans 200 grammes d'huile d'amandes, 60 grammes de savon en poudre, mêlez le tout avec 200 grammes d'eau de Cologne et, en vous couchant, enduisez-vous les mains de cette composition et mettez des gants. Au bout de quelques jours, votre peau sera très douce, très fine et très blanche.

— La pomade camphrée est d'un usage courant dans la plupart des familles. Mais là où l'on n'a pas à portée un pharmacien, et c'est le cas dans la plupart des campagnes, on n'a pas toujours ce produit sous la main ou du moins n'a-t-il pas toute la fraîcheur désirable.

Il est bien simple de le fabriquer soi-même. Faites fondre au bain-marie 150 grammes d'axonge et ajoutez 50 grammes de camphre pulvérisé. Vous n'aurez plus qu'à remuer jusqu'à complète dissolution.

— Le linoléum rend certainement de précieux services et a une durée bien plus grande que les tapis de laine, toutefois, il importe d'en prendre un soin attentif.

On a coutume de les laver à la brosse et au savon. C'est une grave erreur, car on enlève ainsi très rapidement l'enduit et on met le tapis hors d'usage. Donc, si on le lave, employer simplement un chiffon trempé d'eau chaude, puis sécher avec un linge très propre.

Mais le mieux est de le laver le moins possible et de se borner à l'essuyer avec soin et à le frotter avec un peu d'huile de lin ou d'essence de térébenthine, ce qui lui donnera du brillant.

Jean d'ARAULES.

Vin rouge ayant le goût du moisi. — Pour remédier à ce mal, jeter de l'huile d'olive ou d'œillette dans le tonneau, à raison d'un demi pour cent; fouetter à plusieurs reprises pour bien diviser l'huile et laisser reposer vingt-quatre heures. L'huile montera à la surface; on s'en débarrasse, soit en faisant le plein du tonneau, avec un entonnoir descendant sous la couche d'huile, celle-ci déborde par la bonde. On peut encore soutirer le vin; l'huile vient naturellement la dernière.

Pour que le traitement réussisse, il faut employer des huiles fraîches et absolument neutres.

COIN DE LA MÉNAGÈRE

Potage crème de volaille.

Pour 6 à 8 convives, prenez deux litres de consommé léger, dans lequel vous aurez délayé un jaune d'œuf; passez au tamis; mettez une petite poule blanchie à l'eau bouillante ou des morceaux de volaille de desserte. Laissez cuire environ une heure. Retirez votre volaille, désossez-la, pilez les chairs au mortier, en incorporant 50 grammes de beurre, un verre de crème épaisse; tamisez; mélangez avec le consommé, liez avec deux jaunes d'œufs, et servez avec des croûtons de pain frits au beurre.

Rôties de foies de raies.

On met persil, ciboules, échalotes, câpres, le tout haché ensemble dans une casserole; on y joint des foies de raies; on les passe sur le feu, on fait refroidir; on a des petites rôties de mie de pain qu'on passe au beurre; on étend dessus une partie de fines herbes et ensuite les foies de raies coupés en tranches; on les couvre de petits filets d'anchois bien dessalés, on les arrose du restant du beurre et des fines herbes, on pane de chapelure, on fait prendre couleur au four; on y exprime un jus de citron, on saupoudre de poivre rouge et on sert.

POÉSIE

Le ruisseau.

ONZAIN.

Petit ruisseau si clair, si pur et si limpide,
Où cours-tu donc si fort?...
Hélas! tu vas te perdre où t'entraîne le vide,
Au grand lac, à la mort!...
Combien imitent ta folie!
Qui ne gaspille ainsi sa vie!
La jeunesse est bientôt enfuie!
Qui ne poursuit ainsi d'un impuissant effort
L'illusion si jolie?...
Et qui, sans avoir vu les douces fleurs du bord,
N'arrive... où tout s'oublie!...

Gustave ROUSSELOT.

NOUVELLES A LA MAIN

La locomotive fend l'air, légère sur les rails, emportant derrière elle une dizaine de wagons de voyageurs.

Deux Messieurs sont montés à Paris, en gare Saint-Lazare, dans le même compartiment.

Ils ne se connaissent pas assurément, — pas plus des lèvres que des dents, — ô Alphonse Allais.

Le premier Monsieur — Nommons-le premier, bien qu'il soit entré le second dans le wagon — demande à l'autre Monsieur l'autorisation d'allumer une cigarette

— Oh! parfaitement, Monsieur, acquiesce le second Monsieur. Puis, de lieux-communs en banalités, la conversation s'engage. Ils en sont arrivés presque au chapitre des confidences.

Le premier Monsieur, avec un air visible de vouloir « épater » le second, lui dit:

— Heu! heu! cher Monsieur, je voyage beaucoup, moi!... Tel que vous me voyez, je me rends à Rouen...

— Heu! heu! cher Monsieur, je voyage très peu, répliqua le second... Tel que vous me voyez, je file à New-York.



Entendu aux environs d'une voie ferrée:

Le garde-barrière. —

Monsieur! —

Monsieur! Il est interdit de

suivre la ligne du chemin de

fer.... vous

pourriez vous

faire écraser

par un train.

Le monsieur.

— Au con-

traire, mon

ami, n'ayez

crainte!... Je

me promène ici

pour éviter les

automobiles.

Au téléphone:

— Trognon, Etes-vous prêt à partir en course!
— Oui, m'sieur, j'ai déjà mis mon chapeau!
— Faites-moi le plaisir de le retirer pendant que votre patron vous parle.

Editeur-imprimeur: G. Moritz

Gérant de la Société typographique, à Porrentruy